

Title	Les mortels accords inachevés de La Jeune Parque
Sub Title	若きパルクの未遂の死
Author	高橋, 俊幸(Takahashi, Toshiyuki)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	1991
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.59, (1991. 3) ,p.424(17)- 440(1)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	大濱甫教授退任記念論文集
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00590001-0440

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Les mortels accords inachevés de *La Jeune Parque*

Toshiyuki Takahashi

Nous savons aujourd'hui, grâce à plusieurs études sur les manuscrits de *La jeune Parque* ¹⁾ de Paul Valéry, que la mort fut, jusqu'à un certain moment de son élaboration, le thème central de ce poème. Le poète a maintes fois exprimé son intention de faire mourir son héroïne; des expressions comme "Terre trouble" ou plus concrètement "noyade, Pied sur le sable" (JPms II-25) y font allusion dans les brouillons. Le mouvement du poème consistait évidemment, à ce moment-là, à mener la Parque angoissée au "précipice" (I-2) et il ne reste d'elle qu'une trace; "rien que mon pied sur le sable" (III-27). Mais le poème a changé de physionomie au cours de son élaboration, et dans le texte définitif, où la Parque reste "une victime inachevée" [335], ce thème de la mort est bien atténué, parfois même caché par d'autres thèmes, comme le suggère N. Celeyrette-Pietri; «L'effort pour "attendrir un peu le poème" a sans doute estompé l'omniprésence du thème funèbre. Une délicate étude des brouillons serait à entreprendre de ce point de vue ²⁾».

Notre essai a donc pour but de jeter quelques lumières nouvelles sur divers aspects du poème, en nous appuyant sur l'étude des manuscrits, surtout sur le processus de composition et de décomposition du thème de la mort, longtemps et curieusement méconnu par la critique.

I. La première tentative de mort

Nous voudrions faire remarquer, d'abord, un groupe de vers significatif dans les cinquième et la sixième états, où l'on peut lire ce que nous appellons, faute de mieux, «la première tentative de mort», pour ne pas la confondre avec la deuxième, nettement exprimée par les termes "Terre trouble". Nul commentateur, à notre connaissance, n'a jamais voulu attacher la moindre importance à ce mouvement. Nous considérons cette tentative comme la première, parce qu'elle est antérieure aussi bien dans l'ordre du temps que dans le déroulement du poème, par rapport à la tentative de noyade. Ce groupe de vers, succédant sans transition à la découverte de la mort par l'ombre, à la fin du fragment «Harmonieuse Moi», se compose des vers 370-372, de quatre vers variants, et éventuellement de vers 209-210;

Ou bien barque funèbre! Et moi, vive, debout, [148]

Toute prête aux enfers et statue alarmée,

[.....]

Je soutenais l'éclat de la mort toute pure [370]

Telle j'avais jadis le soleil soutenu! [371]

Toute, mais toute à moi, je m'offrais mon sein nu; {32, 372}

Et si d'un fer fortuit j'eusse senti la pointe

A la pressante main ma main se serait jointe

Fière de le conduire et de substituer

Ma clairvoyance au dieu qui ne sait pas tuer.

Quatre vers
(variantes)

Que dans le ciel placés mes yeux tracent mon temple! [209]

Et que sur moi repose un autel sans exemple:[210]

(JPms I, 45)

Les quatre vers (variantes) insérés entre le vers 372 et le 209, injustement négligés par les commentateurs, nous montrent une image un peu surprenante: l'image du suicide par l'épée. Connaissant son destin pour l'ombre, la Parque va jusqu'au bout, dans l'hypothèse où elle trouverait "la pointe d'un fer fortuit" (fer=épée). Elle a envie de se tuer sur le champ en se substituant "au dieu qui ne sait pas tuer".

Dans le cinquième état, ces quatre vers se laissent reconnaître 3 fois (I, 45), (I, 48), (I, 58) et une fois dans le sixième état (I, 69), toujours précédés par les vers 370-372. Mais au septième état, ils ne se trouvent plus.³⁾

Le vers 372 trouvera bientôt sa forme définitive;

Mon corps désespéré présentait mon col nu (I, 48)

Mon corps désespéré tendait mon torse nu (I, 69)

Placés ainsi dans ce mouvement, les vers 370-372 sont plus clairs que dans le texte définitif. Ils feront ici un merveilleux contraste avec le passage précédent: «Harmonieuse Moi». D'abord, insérée ici, l'expression "soutenir la mort toute pure"[370] fait écho à la tournure du vers 107-8: "J'étais l'épouse et l'épouse du jour/Seul support souriant". La Parque soutenait le soleil comme la cariatide le ciel jusqu'au moment précédent, mais maintenant, après la découverte de l'ombre, c'est exactement la mort qu'elle soutient. Le plus-que-parfait du vers 371 met en relief l'éloignement psychologique de ces deux moments, qui ne sont pas très éloignés à la vérité. De surcroît, le vers 372 constitue la réponse au vers 130 "L'arc de mon brusque corps".⁴⁾ Bien que ces deux attitudes soient identiques au fond, l'un représente la danse heureuse au soleil et l'autre la figure désespérée, la tension vers la mort. Les vers 370-2 expriment ainsi, avec un contraste extrêmement accentué, le bouleversement intérieur de la Parque,

suscité par la découverte de sa mortalité.

Mais ce que ce passage nous enseigne de plus important ici, c'est que "la mort toute pure" du vers 370 représente pour la Parque la mort détenue en elle-même, que l'ombre lui a révélée, à l'encontre des interprétations de beaucoup de critiques qui la considèrent comme la mort manquée au bord de la mer. La mort est représentée souvent incluse en chaque homme dans la langue poétique de Valéry. Elle est caractérisée, en effet, comme "enfant secrète et déjà si formée" au vers 362.⁵⁾ En tout cas, la mort soutenue par la Parque ici ne pouvait être la noyade avortée.

Les vers 209-210, que Valéry mettra plus tard en majuscule, entre guillemets⁶⁾, pour leur accorder sans aucun doute une plus grande importance, succèdent à l'image du suicide par le fer. Si on lit ce passage dans l'ordre où il se présente, nous pouvons proposer l'interprétation suivante; l'ombre fait découvrir à la Parque le destin commun et implacable. Mais elle souhaite y échapper pour appeler à son secours une autre mort; le suicide. En voulant se dérober à la destinée humaine, elle pousse ce cri suprême. Nous reverrons cette dualité de la mort plus tard, mais ces vers, qui représentent la sollicitation de l'absolu, changeront, transposés tels quels, de fonction.⁷⁾

Pourquoi la première tentative de mort est-elle supprimée après le septième état? Pour répondre à cette question, nous devons tenir compte du processus de création du poème. L'intention du poète de faire mourir la Parque en conclusion du poème se trouve partout; par exemple dans le premier plan (I, 2) en 1913 et dans le plan du quatrième état (II, 7), et également dans le plan du huitième état (II, 25). On est donc tenté de croire que cette intention est toujours retenue par le poète jusqu'au premier plan dyptique (II, 32) en 1916 où

le poème a subi une modification définitive. Mais, à la vérité, le plan du cinquième état (III, 4) ne contient pas le fragment «Terre trouble» et se clôt avec le passage «O n'aurait-il fallu»; ce qui nous enseigne que le cinquième état «La Seule Parque» n'avait pas une conclusion désespérée. Dans cet état, l'héroïne n'a qu'à regretter sa mort inachevée sur le mode élégiaque. Le plan du cinquième état est très détaillé si bien qu'on ne peut concevoir que le poète a omis intentionnellement la conclusion⁸⁾. Et le sixième état, incomplet, ne contient pas non plus le suicide de la Parque au bord de la mer.

Ces faits nous conduisent au raisonnement suivant; Valéry, qui a voulu laisser la vie sauve à son héroïne, aurait eu besoin de décrire, en supprimant la tentative de noyade, destinée à réussir originellement, la première tentative de mort, avortée et renvoyée dans le passé le plus lointain. La première tentative aurait apparu comme la substitution de la noyade, qui devait au début être fatale.

Mais après la septième état, le poète s'est ravisé; il reprend une conclusion désespérée, et la première tentative devient, cette fois-ci, superflue et inutile, car évoquer clairement deux tentatives de suicide dans un même poème ne pouvait être, nous semble-t-il, justifié aux yeux d'un formaliste aussi pointilleux que Valéry.

En fin de compte cependant, après le huitième état, le poème prenant une conclusion pleine d'espoir, grâce à l'insertion du fragment «Printemps», la tentative de noyade est déplacée au milieu du poème et devient logiquement et nécessairement un échec. Pour finir, les vers qui formaient la première tentative sont dispersés dans le poème. Mais, cette tentative de mort est-elle complètement supprimée dans le texte publié? Non, elle se fait reconnaître, croyons-nous, tout le long du poème et surtout dans le fragment «Et moi vive, debout», qui occupe la place où se situait auparavant cette tentative. Ce fragment apparaît au

septième état comme s'il compensait celle-ci, et certains commentateurs ont raison de découvrir un mouvement vers la mort dans ce fragment. Köhler, par exemple, signale que "mon art" [155] est une "ars moriendi" (art de mourir).⁹⁾ H. Fabureau nous indique le vol incertain d' "un oiseau qui varie" [170] semble frôler la mort.¹⁰⁾ Nous partageons leur avis à condition que la mort insinuée ici ne serait pas la mort au bord de la mer mais celle tentée dans le plus lointain passé. Elle se laisse reconnaître ici telle une basse continue, avec les expressions voilées; "de mon néant" [149], "sombres essais" [155], "ce goût de périr" [165], auxquelles Valéry, n'aimant pas exprimer une tentative concrète, a dû consacrer beaucoup de peine.¹¹⁾

II, Pourquoi la Parque saigne-elle?

Pour les lecteurs du texte publié, les vers 384-394 forment sans doute l'un des passages qui resteront obscures malgré l'effort de lecture. Dans les vers précédents (vv. 381-3) la Parque regrette sa mort manquée. Et après s'être comparée à une "victime entr'ouverte" [386], elle se voit saigner. La modulation étant brusque, les lecteurs ne peuvent s'empêcher de se demander: pourquoi la Parque saigne-elle?

H. Fabureau propose, par exemple, l'interprétation suivante; «elle décrit alors son suicide à la manière stoïcienne en imaginant qu'elle s'ouvre les veines et qu'elle regarde avec calme couler son propre sang.»¹²⁾ Beniot et Walzel partagent cet avis. Mais pourquoi la Parque, qui était sur le point de se jeter à la mer tout à l'heure, imagine-t-elle un suicide doux "à la manière stoïcienne"? A ce propos, F. Pruner et Maurice Bémol nous proposent une glose singulière: «cette description physiologique des règles, survenant à un moment où apparemment la Jeune Parque a oublié son serpent et sa morsure à la main.»¹³⁾ Mais dans ce passage, il est évident que la Parque s'approche de la mort en

perdant du sang. Leur glose n'explique que le phénomène de l'hémorragie, et non la relation de cet hémorragie avec la mort.

En recourant toujours aux manuscrits de Valéry, notre attention est attirée par quatre vers (variantes) entre le vers 392 et le 393;

Le moment souverain ne la peut plus pâlir. [392]
Que boive le soleil *ce flot qu'elle dédaigne*.
Que le jour en ruine orne *ce flanc qui saigne*
Mais que bus par la soif de ces cupides yeux
S'assombrisse le sable et s'effacent les cieux,
Versant d'un col qui penche une sombre fontaine {393}
(JPms I, 63)—cinquième état (c'est nous qui soulignons)

L'expression "ce flanc qui saigne" est extrêmement significative, nous semble-t-il; la partie blessée est précisément indiquée. Ces quatre vers se laissent reconnaître sous des formes voisines, quoique différentes, dans le septième (I, 91), le huitième (II, 29), le neuvième (I, 105) et le dixième état (I, 160). Mais ils ont pris l'aspect suivant au douzième état;

Et le pas étouffé du dieu qu'elle dédaigne
Se perd, plus il approche *une gorge qui saigne*
Elle ne trouve plus dans l'oubli spacieux
Ces fantômes volants qui furent terre et cieux
JPms II, 49) (c'est nous qui soulignons)

Ce qui saigne ici, n'est pas un "flanc", mais "une gorge". Ce qu'elle dédaigne ici, n'est plus "ce flot", mais "le pas étouffé du dieu". Les interprétation que nous avons citées nous paraissent maintenant d'autant moins convaincantes que la blessure est indiquée ainsi sous

une forme concrète, soit au flanc soit à la gorge.

Ce groupement de quatre vers apparaît au cinquième état, en même temps que le mouvement que nous appelons “la première tentative de mort”. On peut établir facilement une corrélation dans ces deux passages entre “au dieu qui ne sait pas tuer” (I, 45) et “le pas étouffé du dieu qu’elle dédaigne” (II, 49). On est tenté de croire, en tenant compte de ces faits, que ces deux passages sont composés comme couplés, ainsi que la cause et l’effet. (Ajoutons que nous considérons que le fragment «O n’aurait-il fallu» doit s’attacher par son sens à la première tentative de mort plutôt qu’à la noyade avortée, placée un peu avant dans le texte publié.) Malheureusement, l’étude des manuscrits ne fournit pas assez d’apports capables de mieux fonder notre argument, mais en osant aller jusqu’au bout de notre raisonnement, nous pourrions formuler l’hypothèse suivante :

Composés en même temps, les quatre vers décrivant le suicide par le fer et les quatre vers indiquant la blessure sont liés par un rapport de cause à effet. L’héroïne, qui se voyait un peu avant se poignarder avec “la pointe d’un fer fortuit” (I, 45) substituant ainsi la violence “au dieu qui ne sait pas tuer” (I, 45), rêve maintenant à la conséquence de son acte imaginaire. Tout en regrettant sa mort manquée, et en dédaignant le pas étouffé du dieu, elle s’imagine perdre du sang, non pas qu’elle se serait ouverte les veines, ni par suite de règles, mais exactement par la blessure imaginaire, infligée par le fer, soit au flanc soit à la gorge. Valéry a biffé d’abord pour quelques raisons que nous avons déjà tenté d’établir l’image du suicide par le fer, mais gardé la blessure fictive qui “saigne sans regret” [387]. Pourtant il a supprimé finalement, la blessure concrète aussi in extremis (au treizième état) et il ne reste dans le texte publié que le phénomène de l’hémorragie, qui laissait beaucoup de possibilités à l’interprétation au détriment de

l'intelligibilité du texte. Valéry est coutumier du fait.

III. Chronologie

Il est évident dans ce poème que les événements n'apparaissent pas dans l'ordre où ils se sont produits réellement, mais dans le déroulement d'une conscience. En rétablissant cet ordre, Guillemin a rédigé *le canvas chronologique de La Jeune Parque*¹⁴⁾, qui reste valable aujourd'hui encore.

L'étude des manuscrits que nous avons menée jusqu'à ici, cependant, nous semble apporter une modification légère à ce canevas; la chronologie des fragments «Ma mort, enfant secrète» (vv. 360-380) et «O n'aurait-il fallu» (vv. 381-405) devrait être mise en question.

Guillemin situe ces deux fragments dans l'entracte (entre la vers 324 et le 325), juste après la tentative de noyade ("Terre trouble"). En nous disant que «la jeune fille rentre chez elle se livrer à sa tristesse. En pleurs, le coeur battant, elle veut mourir.»¹⁵⁾, il identifie "la mort toute pure" [370] et "Ma merveilleuse fin" [382] à la noyade manquée un instant auparavant.

Comme nous l'avons déjà suggéré, nous croyons, sans nous demander à quel moment la Parque pousse ses regrets de n'avoir pu mourir, que ces deux fragments se rattachent plus directement à la tentative de mort dans le lointain passé, estompée, mais qui apparaît comme un leitmotif dans le texte définitif. Certes, les vers 361-369 représentent bien la noyade avortée, mais la conscience de l'héroïne remonte rétrospectivement plus avant dans le passé à partir du vers 370.

Nous avons vu que les vers 370-372 représentaient la première tentative de mort et que "la mort toute pure" était la mort détenue en

elle par la Parque. Elle commence ici à se remémorer toute les tentatives de mort de sa vie et, trop chargée de mémoire funèbre, elle est à présent “prête à s'évanouir de sa propre mémoire” [374]. Elle attend la mort, mais dépourvue de moyen de mourir, “elle ne peut mourir” [379]. Tout en évoquant toute les tentatives de mort, elle ne dispose pas maintenant de moyen de les mener à bien. L'envergure du retour en arrière dans ce passage doit être beaucoup plus grande qu'on ne le croyait.

Quant au fragment «O n'aurait-il fallu», il se situait toujours avant la tentative de noyade jusqu'au huitième état. (Au cinquième état, il servait de conclusion, mais le morceau «Terre trouble» était en revanche supprimé.) Il est logiquement impossible que ces vers, placés avant la tentative de noyade, représentent un regret concernant l'échec de cette tentative. Que ce regret soit causé par la mort avortée dans le lointain passé au moins jusqu'au huitième état du manuscrit, rien de plus certain. Transposé dans le texte publié après le morceau «Terre trouble», ce fragment devient difficile à situer. La chronologie est ainsi brouillée dans ce poème comme à plaisir. Mais, le vers 406 nous confirme que la conscience de la Parque n'en remontait pas moins dans le lointain passé même dans le texte publié;

Non, non!.....N'irrite plus cette réminiscence!

Il est évident que le mot “réminiscence” n'est pas approprié pour rendre un drame qui s'est produit peu avant dans la même nuit.

Le retour en arrière étant achevé, la jeune fille est revenue au présent avec ces cris. Mais dans sa conscience, elle ne cesse de se demander la raison de son échec, en se rappelant cette fois-ci de toutes les tentatives de mort (la tentative de noyade incluse);

Cherche, du moins, dis-toi, par quelle sourde suite [413]

La nuit, d'entre les morts, au jour t'a reconduite? [414]

Et les vers 479-480 répondent sans doute à cette interrogation.

Et ce reste d'amour que se gardait le corps

Corrompirent sa perte et ses mortels accords

Les vers 413-4 apparaissent au dixième état, et les vers 479-480 au douzième, pour justifier définitivement le retour à la vie de la Parque. Ils peuvent servir, croyons-nous, de véritable conclusion du poème, dissimulée sous un final fastueusement doré.

IV. La Structure

Plusieurs commentateurs ont déjà mentionné la dualité de la mort dans *La Jeune Parque*. Emilie Noulet, en résumant le texte ainsi: «il s'agit de traduire l'expérience inhumaine et abstraite qu'est la mort par l'esprit», distingue la mort suprême (la mort spirituelle) et la mort vulgaire dans le poème.¹⁶⁾ J. Levaillant, reprenant cette distinction, nous propose l'expression suivante: la mort gratifiante et la mort vulgaire.¹⁷⁾

La mort suscitée par l'ombre est incontestablement la mort vulgaire parce que c'est la révélation du destin commun que tous les êtres humains sont obligés d'accepter. Et l'héroïne fait appel à la première tentative de mort comme moyen de s'y dérober, qui se laisse reconnaître à travers le fragment «Et moi, vive, debout». Ce qui assaille la Parque, cependant, n'est pas seulement la mort vulgaire, mais aussi l'amour, qu'éveillera l'avènement du Printemps. Et elle appelle la mort «comme un libérateur» comme le dit Fabureau¹⁸⁾, contre la peur de l'amour. Cette mort libératrice (vv. 209-222) se range naturellement dans la mort suprême.

Pourtant, lorsqu'elle est sur le point de se laisser emporter par l'amour, une modulation survient; ce qui l'empêche de se laisser entraîner, c'est encore la mort, mais cette fois-ci, la mort vulgaire.

L'horreur de la maternité, le destin prévu de son enfant, le spectacle des "millions amers des mânes impuissants" [264] retiennent l'héroïne de céder à l'amour. Et en voulant se dérober encore une fois à la condition humaine, elle a failli de choisir la noyade. Ce qui la sauve définitivement, c'est le "reste d'amour que se gardait le corps", suscité par l'image sonore des galets roulés dans la vague, symbole de l'homme qui sera jeté dans l'abîme de "l'oubli vorace" [321] après la mort.¹⁹⁾

Un passage des *Cahiers* (Tome VII)²⁰⁾ nous semble confirmer cette dualité de la mort:

Deux chemins.

La mort, sous un certain aspect, est affreusement inabordable. On ferait, je ne sais quoi pour y échapper. Toute l'épouvante possible forme un pays infini et infiniment redoutable, qui gît entre elle et nous, c'est-à-dire entre nous et nous.

Mais par un autre regard, elle est nette, et plus claire que tout, et subitement fin de toutes les peines, tellement que l'on pense inévitablement à cette chose absurde de se tuer pour ne pas mourir, et qu'on prend *cette seconde mort* comme *le recours contre la première, qui est la même*. Mais la seconde est uniquement définie par *un acte simple et bien réussi*, la première par *une passion et une contrainte*. (C'est nous qui soulignons.)

Le tome 7 recouvre la période 1918-1921, justement après la publication de *La Jeune Parque* dans la vie du poète. Ces deux chemins correspondent exactement, nous semble-t-il, aux deux sortes de mort dans le poème: la première, redoutable, définie par une passion

et une contrainte, est la mort vulgaire, désespérée, la mort naturelle à laquelle tous être humain doit s'affronter tôt ou tard, tandis que la deuxième, la mort comme la fin de toutes les peines, le recours contre la première, est évidemment la mort suprême. Il serait suggestif de montrer sous forme de table l'oscillation de la Parque entre les deux chemins. Le critère le plus simple pour les distinguer serait le caractère volontaire ou involontaire, si la Parque y aspire ou non.

La mort désespérée, vulgaire, involontaire,	La mort gratifiante, suprême, volontaire,
définie par une passion, une contrainte,	définie par acte simple et bien réussi,
La mort suscitée par l'ombre, Découvert de la mortalité, (vv. 141-148)	Première tentative de suicide (vv. 149-172)
L'horreur de l'éternel retour, L'image "les millions des mânes", "Qui fait un enfant fait un mort" ²¹⁾ (vv. 265-279)	La mort libératrice, La mort pour garder la pureté, (vv. 209-222)
La mort détenue en soi, La mort attendue passivement, (vv. 370-380)	Tentative de suicide, de noyade, (vv. 299-324)
	L'image du suicide en saignant, L'image de "nuage heureux", Union du Moi et de l'Univers, (vv. 384-405)

La mort suprême et la mort vulgaire apparaissent ainsi alternative-

ment dans le texte définitif. Comme elle oscille entre la chair et l'esprit, la concupiscence et la pureté, entre l'amour et le refus de l'amour, la jeune fille oscille entre ces deux chemins funèbres. Comparons cette structure avec celle d'un état des brouillons.

Pièce de vers — L'aurore (huitième état)	
La mort désespérée, vulgaire,	La mort gratifiante, suprême,
La mort suscitée par l'ombre, (vv. 93-99) La mort détenue en soi, La mort attendue passivement, (vv. 189-199)	L'image du suicide en saignant, (vv. 203-211) L'image de "nuages heureux", Union du Moi et l'Univers, (vv. 219-224) Tentative de suicide, de noyade (vv. 322-338)

(Les numéros des vers sont ceux de cet état. Valéry a lui-même numéroté les vers cinq par cinq dans la marge à droite.)

Au huitième état, la mort libératrice et l'horreur de la maternité n'étaient pas encore constitués. Le mouvement de «Pièce de vers — L'aurore» consiste à faire passer la protagoniste de l'une à l'autre irréversiblement, à la pousser purement et simplement au trépas tandis que la trajectoire de *La Jaune Parque* est "sinueuse" [35] comme la piste d'un serpent et l'introspection de la Parque ("Je me voyais me voir" [33]).

Ce poème peint non seulement l'oscillation entre la vie et la mort, mais aussi celle entre "les deux chemins" de la mort. Le poète a-t-il consciemment disséminé ces motifs tout du long de son poème? En tout cas, il est sûr que le mouvement sinueux fait la charpente

prodigieuse du poème, dont le dualisme ne saurait rendre compte. La vie, la mort désespérée et la mort gratifiante, trois appels contradictoire luttent, se juxtaposent, s'enchevêtrent tout comme "un récitatif à la Gluck"²²⁾, jusqu'à ce que la voix de la vie l'emporte.

NOTES

Au cours de cette étude nous renverrons fréquemment à :

[JP] ms I, II, III Dossier de *La Jeune Parque* relié en trois volumes,

Conservé au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale (les chiffres arabes renvoient aux feuillets)

Pour les citations de *La Jeune Parque, les références entre crochets ([29]) donnent la numérotation finale du vers dans sa forme achevée. Ce même nombre entre accolades ({29}) indique que le vers n'a pas encore trouvé sa forme définitive mais qu'il est reconnaissable.*

(1) *Il y a trois études plus ou moins avancées sur les manuscrits. Nous adoptons la classification des états faite par F. de Lussy, que les critiques s'accordent à suivre de nos jours. (F. de Lussy divise les manuscrits en 13 états, Bruce Pratt en 10 états et Octave Nadal en 7 états.) L'étude de Nadal, premier classement des brouillons, se trouve largement approfondie et dépassée par le travail minutieux de F. de Lussy.*

(2) Nicole Celeyrette Pietri: *«La Parque et la mort»*, in *Paul Valéry 2, recherches sur la Jeune Parque*, Paris, Minard, 1977, p. 8

Dans cet article qui nous a inspiré directement ou indirectement, N. Celeyrette Pietri a merveilleusement démontré que la mort contaminait la plupart des autres thèmes dans les manuscrits.

(3) Cette image du suicide par le fer est transposée, au sixième état (I, 69), dans la scène des "bois" (vv. 190-208), avec une légère modification. En tout cas, le poète essayait de situer cette tentative dans le plus lointain passé du drame de la Parque.

(4) J. Levaillant indique ce contraste entre le vers 130 et le 372 sans se référer au résultat des études des manuscrits. J. Levaillant: *«La jeune Parque en question»*, in *Paul Valéry Contemporain*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 143. Ce passage de manuscrit (que nous appelons "la première tentative de mort") confirme sa perspicacité.

- (5) Dans «La Pythie» nous trouvons par exemple:

Je sens dans l'arbre de ma vie
La mort monter de mes talons

- (6) Dans l'édition de 1921 (l'anthologie la Pléiade), l'édition de 1927 (Gallimard), l'édition de 1974 (Gallimard, Coll. «Poésie»), ces vers sont mis en minuscule, mais toujours entre guillemets.
- (7) Dans le texte définitif, ce sont les vers qui résument tous les thèmes du poème. C'est exactement ce que, croyons nous, Valéry a voulu faire remarquer en les mettant en majuscule.

Tout ce qui entoure la Parque tient à lui faire partager la destinée d'une mortelle alors qu'elle la refuse opiniâtrement en sollicitant l'absolu;

(destin)—————→(évasion)

éveil de la chair (vv. 38 49) → congédiement du serpent (vv. 50 96)
mort comme le destin (vv. 141 8) → première tentative de suicide (vv. 148 172)
concupiscence stimulée par → instances à la mort suprême (vv. 218 222)
le Printemps (vv. 222 242)
maternité (vv. 255 264) → refus de la maternité (vv. 265 278)

Tout le conflit intérieur de la Parque se résume ainsi à la lutte entre la condition biologique de la femme et sa négation. On constate là aussi une "modulation" qui recouvre le poème entier.

- (8) Voir sur ce plan de cinquième état, l'ouvrage de F. de Lussy: *La genèse de La Jeune Parque*, Lettres Moderne, 1975, p.63
- (9) Hartmut Köhler: *Poésie et profonde sémantique dans "La Jeune Parque" de Paul Valéry*, Idoux, 1965, p. 30
- (10) Hubert Fabureau: *Paul Valéry*, Ed. de la Nouvelle Revue Critique, 1937, p. 145
- (11) Ce fragment était en effet l'un de ceux qui ont coûté au poète le plus de recherches et le plus de retouches. Au dixième état, Valéry s'est acharné à améliorer ce fragment six fois (I, 141 145), et au treizième état, dix feuillets sont entièrement consacrés pour le remaniement de ce morceau. (I, 193 202)
- (12) *Poésie Choisies*, Hachette, Edition scolaire, 1952, p. 29
- (13) Francis Pruner: «La Symbolique du Serpent dans La Jeune Parque» in *Mélanges Littéraires François Germain*, la section de littérature française de la faculté de Lettres de Dijon, 1979, p. 240
- (14) Jacques Duchesne Guillemin: *Etudes pour un Paul Valéry, La Baconnière, 1964, p. 225 237*

- (15) *Ibid.* p. 234
- (16) *Emilie Noulet: Paul Valéry*, Grasset, 1938, p. 74
- (17) Notice de son édition: *La Jeune Parque et poème en prose*, Gallimard, Collection (Poésie), 1974, p. 148
- (18) H. Fabureau: *Op. cit.*, p. 148
- (19) Pour les vers 320-4, nous partageons l'interprétation de Guillemin: «Qui verra mes pas conduisant au précipice ne pensera pas plus d'un instant à moi, et me laissera seule, même dans la mort, tellement chacun ne songe qu'à soi.» *Op. cit.*, p. 243 L'interprétation de Walzel nous paraît moins convaincant: «le premier homme venu, qui trouvera la trace de sa mort, ne pourra s'empêcher de rechercher les causes du drame, fera siennes toutes les interrogations de la jeune Parque, renouera avec les mêmes angoisses, et tout sera à recommencer.» Pierre-Olivier Walzel: *La Poésie de Paul Valéry*, Cailler, 1953, p. 215
- (20) Paul Valéry: *Cahiers, fac similé integral, C. N. R. S. Paris, 1957-1962, Tome III*, p. 648
N. Celeyrette-Pietri a raison de citer ce passage dans son article pour révéler mieux le sens du vers 384 "La Transparente mort" (Voir, Op. cit., p. 14-15). Nous proposons de développer cette remarque en dressant une table de la structure du texte définitif et d'un état des brouillons, avec l'idée que ce passage nous décèlera le secret de la structure du poème entier.
- (21) *En citant le vers 266, Valéry a écrit ainsi dans les Cahiers (Op. cit. tome XXVII, p. 896)*
 Qui fait un enfant fait un mort
 (Chaque baiser présage une neuve agonie.)
- (22) Lettre à Albert Mockel, *Œuvres*, éd. de la Pléiade, Tome 1, p.1629